



ON EN PARLE

PAR

PHILIPPE LABRO

Pouvoirs et ambitions du
● *On l'appelle « le grand*
m'a répété dix fois : « Je

3/5/67 Fran. Souis

Le mystère de La
Nouvelle-Orléans
procureur Garrison
géant vert » ● Il
sais ce que je fais »

C'est de La Nouvelle-Orléans, où il poursuit son enquête sur les révélations du procureur Garrison touchant l'assassinat du président Kennedy, que notre ami Philippe Labro nous adresse aujourd'hui sa chronique hebdomadaire.

NEW ORLEANS, dimanche.

LA véritable vedette de toute cette nouvelle enquête Kennedy à New Orleans, c'est le procureur Jim Garrison.

David Ferrie, mort la semaine dernière, était un personnage hors série, un de ces hommes qui ont tout tenté et tout raté dans leur vie, un corrupteur, un corrompu, un menteur psychopathe, un violent, mais aussi un charmeur, un homme aux talents les plus divers, capable de passer pour un médecin, un pharmacien, un prêtre, un psychiatre, un pilote, un capitaine de l'armée.

Une espèce d'imposteur sachant des milliers de choses dans les domaines les plus divers, s'intitulant, en plus, détective privé. Un homme dangereux, certainement, peut-être le véritable instigateur du complot, si complot il y a.

Mais Ferrie est mort. Deux personnes seulement ont assisté à un court service religieux dans une chapelle vide. Le cercueil gris a été transporté dans un cimetière géant de la ville sans fleurs ni couronnes. Jusqu'à la dernière minute, personne n'était venu réclamer au médecin légiste (que l'on appelle ici un « coroner ») le corps meurtri de

ce mystérieux individu. On a bien découvert un frère de Ferrie mais il n'avait pas l'air de vouloir pénétrer dans New Orleans et se soumettre au cirque des questions, des interviews et des sollicitations que son arrivée aurait provoqué. Et puis, Ferrie n'avait plus de famille depuis longtemps. Ce frère n'était son frère que légalement.

Dans la réalité de son existence, Ferrie ne savait plus ce que signifiait le terme fraternel... Il y avait longtemps qu'il avait rompu avec tous et avec tout. Ses lettres le prouvent : il haïssait toute forme de convention sociale, condamnait le mariage, la police, les magistrats, les codes et les lois.

Sans doute, les derniers jours de sa vie, Ferrie se rendait-il compte de la déchéance, de la vacuité et du dénuement dans lesquels il plongeait. Aussi bien une de ses dernières lettres (adressée à un mystérieux Al, le dernier d'une très longue liste de jeunes gens attirés par lui) laissait-elle transparaître quelques regrets, un semblant de mauvaise conscience.

OUI, Ferrie était un personnage hors de l'ordinaire, mais il est mort.

Clay Shaw, lui, n'est pas n'importe qui. Respectable, respecté, admiré, cultivé, brillant, séduisant, il avait tout pour lui jusqu'au jour où Garrison l'a fait arrêter. Depuis, et c'est pathétique dans la mesure où personne ne peut encore vraiment dire s'il est coupable, ses amis de La Nouvelle-Orléans parlent de lui au passé. Comme s'il avait déjà disparu. Le soir de son arrestation, au cours d'un programme de la télé locale, une femme journaliste vint faire son éloge mais cela ressemblait presque à un éloge funèbre. C'est affreux mais c'est ainsi : le simple fait d'être arrêté, dans le cadre d'une

telle enquête, ruine le passé sans tachés de cet homme dont ses amis m'assurent qu'il saura se défendre et se battre.

OUI, Clay Shaw, 54 ans, accusé numéro 1, peut devenir une des « vedettes » de cette affaire Kennedy. Mais en attendant, il n'y a pas de problème : c'est Garrison qui tient le haut du pavé. En huit jours, de vedette locale — ce qu'il était depuis plus de six ans — il est devenu une vedette nationale et internationale. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, nous avons souvent et longuement bavardé et je vous livre quelques-unes de mes impressions sur cet homme qui force la sympathie, véritable géant de 1 m 98, ancien pilote de combat, père de cinq très jeunes enfants, dont le titre officiel est : District Attorney — ce qui n'a rien à voir avec un avocat général ou un procureur.

Nous avons pris l'habitude d'identifier Garrison comme « le procureur Garrison », faute de meilleure expression. En réalité, il s'agit de tout autre chose. Un « D.A. » (car on abrège tout ici) est éligible. C'est donc un personnage politique. Il possède des pouvoirs d'investigation, de perquisition et des moyens quasi policiers. Il peut coopérer avec la police locale, mais elle peut aussi lui mettre des bâtons dans les roues. Il est puissant mais vulnérable, car il doit rendre des comptes à ceux qui l'ont élu (le public) et à ceux qui l'ont fait élire (les « machines politiques »). Elu pour quatre ans, il peut se représenter. C'est ainsi que Garrison arrive à la fin de son mandat, ce qui pousse certains à suggérer qu'il a lancé son enquête à des fins publicitaires.

Mais Garrison nourrirait des ambitions beaucoup plus hautes. On dit en effet qu'il vise le poste de lieutenant-gouverneur de l'Etat,

puis celui de sénateur, et, pourquoi pas, qu'il aimerait bien, un jour, tenter de décrocher la vice-présidence américaine... New Orleans fourmille d'anecdotes sur sa manière de charmer d'abord les gens, ensuite de s'en servir, pour les rejeter enfin, comme un citron qu'on aurait pressé. On raconte aussi qu'il a un faible pour les jolies filles, qu'il est assez vain, trop sûr de ses moyens et capable de décevoir en l'espace d'une heure des amis qui le soutiennent depuis des années.

— Garrison tient la ville dans le creux de sa main, m'a-t-on dit. Il est le Huey Long de son époque.

Huey Long, c'est un personnage historique de la Louisiane, qui, juste avant la deuxième guerre mondiale, a dominé la vie politique du pays d'une manière écrasante au point même de faire figure de candidat à la présidence des U.S.A. Paysan madré, démagogue intarissable, vicieux et roué, Long fascinait les foules de la région et employait les moyens les plus illicites pour éliminer ses adversaires. Un portrait presque conforme de lui a été dressé par le romancier Robert Penn Warren dans « Les fous du roi » dont on a tiré un film du même titre avec Broderick Crawford, il y a douze ans de cela. Long est mort assassiné sur les marches de son palais de gouverneur alors que l'on commençait à le comparer à un petit Hitler local.

Le moins que l'on puisse dire est que Garrison n'a rien à voir avec Huey Long. Certes, il est rusé et implacable, mais il y a autant de différence entre lui et Long qu'entre un toucheur de boeufs et un universitaire des grandes villes. C'est, entre autres choses, un homme très cultivé, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une faculté de travail surprenante, plein d'humour, d'une grande civilité et capable de s'adapter à n'importe quelle situation. Il parle un peu trop et un peu trop vite : défaut

assez typique du Sud des U.S.A. Ainsi, il reconnaît aujourd'hui que ses propos de la semaine dernière ont fait un tort énorme à son enquête (lorsqu'il annonça : « J'ai élucidé le mystère Kennedy ») et qu'il aurait dû tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Mais il est formel sur le bien-fondé de ses accusations.

— C'est la curiosité, m'a-t-il dit, qui m'a poussé à examiner ce dossier. Et un besoin énorme et passionné de connaître la vérité.

On raconte que, lors d'un procès qui l'opposa à huit juges de la ville, Garrison, pendant les audiences, écrivait sans arrêt sur de grandes feuilles de papier jaune. On croyait qu'il prenait des notes sur le procès. En vérité, il écrivait une pièce « d'inspiration shakespearienne », ne prêtant aucune attention aux accusations portées contre lui. Il perdit le procès, fit appel et gagna le jugement final devant la cour suprême.

Tout le monde l'appelle « Big Jim » ou encore « le grand géant vert », d'après un personnage publicitaire utilisé pour vendre des petits pois. On le craint, on le respecte, on l'admire ou on le hait. Il n'y a pas de demi-mesure. Il porte sans arrêt un P. 38 à canon court sur la hanche gauche, et, depuis le début de cette enquête, s'entoure de deux assistants qui lui servent de gardes du corps. La phrase qui revient le plus souvent à son sujet est : « I hope he knows what he is doing » (J'espère qu'il sait ce qu'il fait.)

« Big Jim » m'a affirmé dix fois qu'il savait ce qu'il faisait. On ne peut s'empêcher de trembler à l'idée qu'il aurait pu engager une sorte de pari sur l'avenir (en espérant faire basculer l'enquête et « forcer la chance » avec ses arrestations-surprises) mais c'est un secret dont lui seul connaît la clé.

En attendant, l'Amérique le regarde et, visiblement, il aime ça.